

## L'ABBÉ PIERRE DESFONTAINES, TRADUCTEUR POLÉMISTE



L'histoire qu'on va lire n'est sans doute pas celle du traducteur tel que le commun des mortels se l'imagine. En l'occurrence, pas de colloque singulier entre le traducteur et son original ni isolement dans une tour d'ivoire pour retrouver la solitude du créateur. L'image et le parcours de l'abbé Desfontaines échappent à ce cliché qui a pourtant eu la peau dure.

De même, l'appartenance religieuse du brave abbé est loin de rappeler la tradition janséniste de traduction du XVII<sup>e</sup> siècle ou encore les conflits des traducteurs du siècle précédent, celui de la Réforme, qui était, selon l'expression de Cary (1963 : 9), «avant tout une querelle de traducteurs». Cependant, la querelle sera le jalon de l'activité de notre héros.

Pierre-François Guyot est né à Rouen en 1685, sous les meilleurs auspices, cette cité étant la patrie d'écrivains aussi illustres que Corneille, Fontenelle ou Flaubert. Il devait se faire connaître dans la région sous le nom de Desfontaines ou Des Fontaines. Sa jeunesse nous sera peu connue, hormis le fait qu'il fit ses études dans le collège des Jésuites de sa ville natale, à l'endroit même où le célèbre Père Bouhours avait marqué la formation de son empreinte. Les Jésuites lui donnèrent une solide formation classique, une grande connaissance de la littérature, et enfin, un goût immodéré pour la casuistique.

À la demande des Pères, il entra dans la Compagnie en 1700 et y assura successivement les cours de théologie et de rhétorique, d'abord à Rennes et ensuite à Bourges. Il fut lui-même le professeur de l'abbé Trublet et deviendra écrivain et journaliste, à une époque où l'influence des premières gazettes et de leur fondateur, Théophraste Renaudot, est encore perceptible, pour ne pas dire déterminante. Les belles-lettres ne pouvaient qu'exercer un attrait sur sa personne, puisqu'il était le fils d'un conseiller du Parlement de Rouen. Par ailleurs, comment aurait-il pu se soustraire à l'influence de la Compagnie, particulièrement puissante à l'époque, puisqu'elle était chargée de l'éducation générale à Louis-le-Grand, et notamment de la formation des futurs dragomans, fers de lance de la diplomatie française dans les Échelles du Levant? Les pensionnaires de la rue Saint-Jacques comptaient parmi l'élite du royaume de France et le propre fils de Colbert, le marquis de Seignelay, y fit ses premières armes. Antoine

Galland, le remarquable traducteur des *Mille et Une Nuits*, y poursuivit aussi ses études, sans oublier des dynasties d'interprètes aussi célèbres que les Fornetty ou autres Pétis de La Croix. Ces éléments ne sont pas anodins dans la trajectoire de l'abbé, qui profitera du sillage favorable offert à l'époque par la Compagnie, encore très influente, y compris dans les hautes sphères du pouvoir.

Desfontaines quitta la Compagnie en 1715 ou en 1717<sup>1</sup>, car sa vocation n'était manifestement pas à rechercher dans la religion proprement dite, mais plutôt dans l'écriture et le journalisme, lesquels allaient lui permettre de faire vibrer sa plume incisive et son penchant pamphlétaire. Mais son éducation et ses premières fonctions marqueraient son esprit à jamais. Comme le lui écrivit Lenglet du Fresnoy en 1738 : «Vous avez eu le bonheur d'en être, vous en avez eu pareillement celui d'en sortir; mais vous en avez conservé les inimitables caractères et les attributs les plus éclatans, qui vous ont fait extrêmement connoître dans le monde<sup>2</sup>.»

Après avoir quitté la Compagnie, il accepte la cure de Thorigny-sur-Vire en Normandie, qu'il délaissera bientôt pour rejoindre Paris en 1724. C'est en 1717 qu'il rencontrera ses premiers succès littéraires, incarnés par une traduction, celle des Psaumes. Il faut y voir la version d'un traducteur engagé, prenant position par rapport à un original sur lequel le traducteur est actif, dans une quête constante de la vérité. Cette première traduction contient déjà en germe toute la philosophie littéraire de Desfontaines. On y dénote, ne fût-ce que dans le choix de l'original, sa vocation de défenseur du goût classique et, parallèlement, son rôle de pourfendeur des Modernes. Le décor est donc planté d'entrée.

Le titre même de l'œuvre est éloquent : *Poésies Sacrées, Traduites ou Imitées des Psaumes*. Même en termes de traduction biblique, le traducteur ne s'efface pas devant un original qui serait intangible.

Cette prise de position sans équivoque s'affirmera plus encore dans ses *Paradoxes littéraires au sujet de la tragédie d'Inès de Castro* (1723), dirigés contre Houdard de La Motte, dont la querelle avec Mme Dacier, sur la traduction de l'*Iliade*, illustre à merveille les positions. Il est vrai que la formation classique d'Anne Dacier, même si elle se forgea à l'ombre de l'académie protestante de Saumur, véritable bastion de la contestation, ne pouvait que rencontrer les faveurs littéraires de l'abbé.

La critique des *Paradoxes* est impitoyable, fustigeant la vanité de Houdard de La

Motte, son écriture saupoudrée de barbarismes et son attaque contre les mœurs. Cependant, la pièce rencontrait les faveurs du public et Voltaire allait jusqu'à écrire : «J'ai vu aujourd'hui Ines de Castro, que bien des gens condamnent, et voient pourtant avec plaisir [...] on joue Ines deux fois la semaine et tout y est plein jusqu'au cintre<sup>3</sup>.» «On la condamne et on y pleure<sup>4</sup>.» Voilà par conséquent un traducteur qui pense et qui de surcroît ose publier ce qu'il pense. Les *Paradoxes littéraires* n'ont obtenu que peu de succès. Ils nous intéressent néanmoins car on y voit déjà en germe le futur Desfontaines, dont le trait acerbe se conjugue au talent dialectique et à l'érudition critique.

Ce goût du mordant, associé néanmoins à un réel talent d'analyse formelle, lui ouvrit les portes et la direction du *Journal des savants* de 1724 à 1727, référence culturelle incontournable de l'époque. Invité par l'abbé Bignon, Desfontaines relança le journal par ses billets d'humeur teintés d'une érudition certaine. D'après un de ses biographes, Nisard, «son seul nom suffit pour remettre à flot le journal et lui attirer de nouveau les suffrages des savants de l'Europe<sup>5</sup>».

Ce journal avait été fondé par Sallo, conseiller au Parlement de Paris, en 1665. Son succès fut tel que des pays comme l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre avaient eux aussi assisté à la création de périodiques calqués sur le modèle français. Mais l'intérêt du public est capricieux et le *Journal des savants* n'échappa pas à la règle. Certains numéros ne réussissant pas à entretenir ou à ranimer la flamme des lecteurs, il était tombé en désuétude. C'est alors qu'on appela Desfontaines à la rescousse pour lui insuffler une seconde jeunesse.

La réussite de l'abbé à ce poste fut partielle, entravée il est vrai par ses déboires judiciaires. Dès 1724, plusieurs plaintes furent déposées contre lui pour outrage aux bonnes mœurs et en 1725 il fut incarcéré à Bicêtre. Il fut relâché au bout de deux mois, grâce à l'intervention de plusieurs personnes, et non des moindres, puisque Voltaire semble avoir joué un rôle prépondérant dans sa libération. Voici comment ce dernier relate l'épisode quinze ans plus tard : «Vous me demanderez peut-être quelles obligations il [Desfontaines] peut m'avoir. Rien que celle d'avoir été tiré de Bicêtre, et d'avoir échappé à la Grève. On voulait à toute force en faire un exemple. J'avais alors bien des amis que je n'ai jamais employé pour moi; enfin je lui sauvai l'honneur et la vie... Il me doit tout<sup>6</sup>.» Réhabilité, l'abbé put reprendre ses fonctions au *Journal des savants*. Cet avatar est cependant dans le droit fil d'une époque encore ombragée par l'héritage

omniprésent du Roi-Soleil.

Desfontaines à Bicêtre? Quelques décennies auparavant, la Bastille se muait en Parnasse. La raison le disputait à la nature. *Phèdre*, l'éperdue, et *La Princesse de Clèves* voisinaient avec les débauches secrètes de Rambouillet ou de Fontainebleau. Celles-ci transpiraient d'ailleurs en littérature, où les femmes et les prélats excellaient, comme l'abbé de Choisy qui distillait dans ses nouvelles un doux venin pour les mœurs.

En 1727, l'abbé Desfontaines quitte le *Journal des savants* pour se consacrer à un travail plus personnel, témoignage de son esprit d'indépendance qui se retrouvera dans ses productions ultérieures, fussent-elles des traductions ou des œuvres originales.

Déjà avant de quitter le *Journal*, ce mariage entre érudition et acrimonie se retrouvera dans son remarquable *Dictionnaire néologique à l'usage des beaux-esprits avec l'éloge de Pantalon- Phaebus* (1726), réponse cinglante au *Dictionnaire* de Fontenelle publié quelques décennies auparavant. Cette œuvre connut d'emblée un succès remarquable puisqu'elle fut éditée pas moins de quatre fois entre 1726 et 1728.

L'ouvrage est sans conteste dicté par la volonté d'arrêter l'avancée du mauvais goût en français, préoccupation qui se répétera dans ses traductions. Les mots incriminés, car c'est surtout dans le domaine lexical que Desfontaines travaille, sont puisés dans ses lectures du moment. Même si les incorrections grammaticales trouvent leur place dans le *Dictionnaire*, c'est avant tout le néologisme qui est visé, indice de décadence de la langue.

Voici comment il définit le néologisme dans les *Observations sur les écrits modernes* : «C'est le tour affecté des phrases, c'est la jonction téméraire des mots, c'est la bizarrerie, la fadeur, la petitesse des figures<sup>7</sup>.»

La critique du jargon des Modernes y est savoureuse et les attaques *ad hominem* à peine voilées. Marivaux, Fontenelle ou La Motte font les frais de ce voyage au cœur des mots et de leurs significations. Fontenelle était tout de même secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

Comme dans la vision classique tout est affaire de style autant que de lexique, c'est surtout la conjonction lexicale qui se voit fustigée, avec ses collisions inattendues de références à des domaines différents du savoir et, aux yeux de l'abbé, inconciliables. Si Desfontaines fustige des mots tels que *frivolité*, *bienfaisance*, *scélératesse*, propres au jargon dix-huitiémiste, les «jonctions téméraires», produits des «précieux néologues»,

sont également passées en revue.

Des collisions lexicales comme «sénat planétaire» pour désigner le système solaire ou encore «renard chargé d'ans» sont stigmatisées pour sacrifier la ventilation des différentes sciences sur l'autel d'un vocabulaire unique, homogène.

Les entrées du *Dictionnaire* ne constituent pas un simple catalogue; le travail est scientifique, car elles s'accompagnent des citations où elles ont été puisées et de remarques, moins rigoureuses il est vrai, sur le style de leurs auteurs. Voici un exemple où il brocarde Marivaux :

À l'avenant : Façon de parler qui commence à s'écrire. «Elle se retira en lui répondant à l'avenant de ce qu'il lui disoit» (*Spectateur françois*, 1723, 4 feuil. p. 5). Cette manière de parler a été employée fort heureusement par le *Philosophe indigent*, p. 5 : «Je suis un *pauvre à peindre*, mon habit est en loques et le reste de mon équipage est à l'*avenant*.» Le lecteur peut transporter au style, la peinture que l'*indigent* fait de ses habits<sup>8</sup>.

Simple querelle de philologue ou de traducteur? En tout cas, querelle d'universitaire car les Modernes ne se privent pas de lézarder les anciennes murailles qui séparaient les différentes disciplines et qui sont l'héritage des *trivium* et *quadrivium* des universités médiévales. L'attitude de Desfontaines va résolument à l'encontre de la volonté encyclopédiste de son siècle, soucieuse d'uniformiser le savoir et les sciences, même si Nicolas Beauzée luttait aussi contre le néologisme. Distinguer les diverses disciplines, le trivial et le savant, le propre et le figuré, l'humain et l'animal est précisément ce qui obsède les Modernes et leur négation de l'héritage antique.

Ce qui par contre est tout à fait en accord avec son siècle, et aussi d'ailleurs avec le siècle précédent, tourné vers des auteurs comme Boccace ou Cervantès, c'est son intérêt pour les publications étrangères. C'est ainsi que, sans être jamais allé en Angleterre, il défendra ce pays dans son *Apologie du caractère des Anglois et des François*, où il stigmatise les *Lettres sur les Anglois et les François* de Muralt (1725).

Il n'est dès lors pas étonnant que les divers périodiques littéraires qu'il dirigera dans les années suivantes soient irrémédiablement marqués par cette conception. À la tête du *Nouvelliste du Parnasse* (1731-1732), des *Observations sur les écrits modernes* (1735-1743) ou encore des *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* (1744-1745), son opinion ne faiblira pas et son énergie sera consacrée sans faille à condamner les genres

mixtes, qu'il s'agisse de tragi-comique ou de prose poétique comme le *Télémaque* de Fénelon, et à favoriser la connaissance en France des littératures étrangères.

La direction des différents périodiques cités fit de Desfontaines un véritable journaliste, doté d'un talent indéniable. Il put de la sorte concilier son activité de traducteur au service d'autrui avec une écriture personnelle et l'expression d'une pensée très libre.

Pour l'abbé, traduire rime par conséquent avec écrire, imaginer, créer. Et les traductions jouent un rôle essentiel dans l'appréhension que l'on a des autres littératures : «La fameuse querelle des Anciens et des modernes ne doit peut-être sa naissance qu'aux jugemens précipités & injustes qu'on a portés des premiers, sur les pitoyables Traductions qui en ont paru<sup>9</sup>.» On devine en filigrane de ces considérations une pensée éperdument classique, où langue et littérature peuvent être de nouveau assujetties à un goût dévoué corps et âme à la raison. Car, pour l'époque, rien n'est plus beau que ce qui est raisonnable.

Cette vision si caractéristique du Siècle d'or de la littérature française inaugure cependant des préoccupations plus proches du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que Desfontaines se tournera avec passion vers les littératures étrangères, et surtout la littérature anglaise. Il fournira des traductions désinvoltes et édulcorées de *Gulliver* en 1727, qu'il ira jusqu'à pasticher dans un *Nouveau Gulliver* (1730), et de *Joseph Andrews* de Fielding en 1743. Cette dernière version peut être évaluée à l'aune de la tradition classique française dans le *Racine vengé* de 1739. Mais même dans cette ouverture typique du Siècle des lumières, on ne cessera d'entrevoir les préoccupations de l'âge précédent, et notamment le principe de la raison universelle défendu et incarné par la *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*.

Si l'on excepte sa traduction des Psaumes, péché de jeunesse marqué au coin de l'éducation de la Compagnie, son premier essai sera curieusement sa version de l'*Essai sur la poésie épique (Essay on Epic Poetry)* de Voltaire, rédigé par ce dernier alors qu'il séjournait en Angleterre. Voltaire lui-même encouragea l'abbé à entreprendre cette traduction en 1728, pour la vouer aux gémonies aussitôt après : «*Abbot Desfontaines has been very far from doing me justice in many passages*<sup>10</sup>.» Pourtant, après en avoir amendé certains passages, il la publia à la suite d'une de ses éditions de *La Henriade*. Cet épisode, plus que symptomatique des conceptions traduisantes de l'époque, s'inscrit dans

la polémique qui l'opposera à jamais à Voltaire. Mais pour définir les conceptions traduisantes de Desfontaines, analysons ses traductions les plus représentatives.

### *Les Voyages de Gulliver*

Le deuxième essai sera un coup de maître. En 1727, l'année même où il quitte le *Journal des savants*, Desfontaines donne sa version des *Voyages de Gulliver* de Swift. Une traduction anonyme avait été publiée en janvier à La Haye, mais elle passa inaperçue. On peut donc dire sans se tromper que c'est Desfontaines qui fit connaître Swift en France, et c'est déjà là le premier mérite de sa traduction.

Si l'on devait situer sa traduction dans les clichés traductionnels généralement utilisés pour caractériser les différentes époques, on pourrait parler sans conteste d'une «belle infidèle», dans le droit fil d'un Perrot d'Ablancourt ou d'un Godeau, à la différence expresse que l'adaptation intraculturelle diachronique (la traduction française de Lucien par Perrot pour donner un exemple) cède le pas à une adaptation interculturelle synchronique.

L'original, *Gulliver's Travels*, parut en octobre 1726 sans nom d'auteur, et la première édition fut épuisée en une semaine. C'est ce succès en Angleterre, conjugué à la crainte de se voir devancé par Thieriot, lui-même encouragé par Voltaire à entreprendre cette traduction, qui poussa Desfontaines à traduire l'ouvrage sans retard. Comme il le déclare en avant-propos, il lut *Gulliver* au début du mois de février et se dépêcha de le traduire, pour améliorer sa connaissance de la langue anglaise<sup>11</sup>.

Outre ce que l'abbé déclare, le choix de l'auteur original ne peut surprendre. Swift était en effet aussi un homme d'Église, doublé d'un satiriste impénitent et impitoyable, dont la plume fit tomber plus d'un ministre. Le style de Swift n'était pas non plus pour déplaire à Desfontaines. *Le Conte du tonneau* (1704) est une satire de l'absurdité de la condition humaine, décrite dans un style cicéronien. Les *Voyages* ne sont qu'une parodie de nos sociétés décadentes où plus on est petit, plus on est méchant. Tout est reconnaissable, et Lilliput et Blefescu ne sont que les caricatures respectives de la France et de l'Angleterre.

L'empressement de l'abbé peut expliquer, en partie du moins, les nombreux contresens et erreurs grossières dont le texte est émaillé. Certaines erreurs sont de simples

négligences, non sans conséquences pour la compréhension du texte. On connaît l'importance des chiffres et des proportions dans l'œuvre de Swift, d'autant plus significatifs qu'ils régissent le face-à-face entre Gulliver et les Lilliputiens. C'est ainsi que l'île de Glubbubrib est, dans la traduction, «environ trois fois aussi large que l'isle de Wight<sup>12</sup>», alors que l'original dit «*one third as large as the Isle of Wight*».

Les omissions, parfois des pages entières, et les étoffements sont légion, sans parler des passages où le traducteur pêche par méconnaissance des coutumes étrangères. Quand Gulliver traite l'Angleterre de «*scourge of France*<sup>13</sup>», Desfontaines se garde bien de traduire. À l'opposé, quand Swift qualifie le roi de France de «*said Prince*<sup>14</sup>», la traduction devient : «Le roi de France, le monarque le plus puissant de l'Europe, dont la gloire était répandue dans tout l'Univers, et qui possédait toutes les vertus Royales».

Souvent aussi, le réalisme particulièrement cru de Swift est sacrifié sur l'autel de la bienséance française. Si les mendiants de Brobdingnag sont décrits avec un réalisme presque insupportable, Desfontaines se borne à traduire : «Comme ils étoient difformes, estropiés, sales, malpropres, couverts de plaies, de tumeurs et de vermine, et que tout cela me paraissait d'une grosseur énorme, je prie le lecteur de juger de l'impression que ces objets firent sur moi, et de m'en épargner la description.» L'immixtion du traducteur dans l'original est omniprésente, afin de préserver les lecteurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle qui, à l'instar de leurs prédécesseurs du Siècle d'or, n'auraient pu tolérer ces injures au bon goût et à la tradition classique.

L'infidélité à l'original se justifie par conséquent par une fidélité au lecteur de l'époque qui louait Desfontaines de lui avoir épargné les descriptions les plus viles et les plus sordides. Lui-même craignait de ne pas avoir élagué à suffisance. Dans sa préface, il va jusqu'à écrire «qu'il est naturel à un traducteur de se laisser gagner et d'avoir quelquefois un peu trop d'indulgence pour son auteur». Il y a donc opposition radicale entre tradition classique de la version et choix d'un original baroque mais trop rabelaisien. Ce n'est pas là le moindre paradoxe de notre héros.

Quoi qu'il en soit, le succès de *Gulliver* en France fut immédiat et ne se démentit jamais. Fréron devait écrire en 1762 : «Le nom de l'auteur et celui de son interprète, mais plus encore le mérite du livre, lui assure un succès qui ne s'affaiblira jamais; je connais peu de lectures plus agréables<sup>15</sup>.» On ne cessera dès lors d'imiter le *Gulliver* de Swift en France, parfois même dans de prétendues traductions. Celle qui défraya la chronique de

l'époque fut précisément une pseudo-translation de Desfontaines lui-même.

### *Le Nouveau Gulliver*

Ce roman de 1730, dont l'épître du traducteur signale qu'il est «traduit d'un manuscrit anglois», est en réalité l'œuvre de Desfontaines. L'éditeur lui-même l'indique à la fin de sa préface et les critiques de l'époque ne se laissèrent pas gruger. Lenglet du Fresnoy écrit : «Oh! pour ce nouveau Gulliver, il est entièrement de l'invention et de la fabrique de l'abbé Desfontaines<sup>16</sup>.» Le but du roman est d'inoculer des réflexions morales sous le couvert d'un auteur étranger, mais on ne peut se méprendre sur la paternité de l'œuvre. Le style y est moins enlevé que chez Swift, surtout dans les descriptions et passages dramatiques. Par ailleurs, le propos moral affleure trop : mépris de la richesse qui corrompt les mœurs et appel à des cours littéraires pour condamner les atteintes au bon goût voisinent avec critique de la scolastique et défense de la langue latine délaissée.

La critique est partagée, mais le *Journal des savants* lui consacre aussitôt un long compte rendu qui reconnaît le mérite de l'ouvrage :

Nous pouvons répéter, au sujet du *Nouveau Gulliver*, ce que nous avons dit du premier. Ce n'est pas à une suite d'aventures fabuleuses qu'il faut s'arrêter dans cet Ouvrage... Les fictions les plus bizarres ne doivent point être rejetées, lorsqu'elles sont capables d'instruire: pour n'être plus ridicules, il suffit qu'elles soient liées avec quelque chose d'utile; et elles cessent d'être méprisables, dès qu'elles contiennent, comme celles-ci, des vérités importantes. C'est par là que Gulliver le père a fait fortune, et c'est aussi par cet endroit que le fils peut espérer de réussir dans le monde<sup>17</sup>.

Le plus amusant, c'est que Lockman en publia une version anglaise dès 1731, relayée la même année par une version italienne publiée à Venise et une version allemande à Hambourg<sup>18</sup>.

### *Joseph Andrews*

Ce roman de Fielding est le deuxième que Desfontaines se décida à traduire. Comme *Les Voyages de Gulliver*, celui-ci fut publié sans le nom du traducteur, mais avec la mention

«traduites en françois par une Dame Angloise». Cette traduction, qui date de 1743, ne dénote aucune variation dans la conception traduisante de Desfontaines. Le bon goût y est toujours défendu avec autant de force et de conviction. C'est ainsi qu'à la fin de la traduction, on peut lire la lettre de la pseudo-traductrice :

J'ai fait beaucoup de changements dans ma Traduction, parce que le long séjour que j'ai fait à S. Germain, à Paris, puis à Montpellier, m'a donné la connaissance du goût François. Ainsi j'ai supprimé quelques choses qui n'auroient pas plu en France, j'ai même osé faire quelques additions que j'ai cru convenir<sup>19</sup>.

Si dans la préface des *Voyages de Gulliver*, Desfontaines recensait tant les qualités que les défauts de l'œuvre, il ne trouve que des qualités au roman de Fielding. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle il ampute beaucoup moins ce dernier qu'il ne l'avait fait chez Swift. Bien entendu, la conception française du bon goût n'est pas sacrifiée pour autant et les passages écrits dans un langage trop grossier ainsi que les scènes outrageuses pour les bonnes mœurs sont adaptés aux canons littéraires français du temps. Ainsi, si Fielding parle d'une prostituée en termes très crus, la taxant de «*that impudent trollop who is with child by you*» («cette impudente traînée qui est enceinte de vous»), Desfontaines adoucit l'expression en traduisant «effrontée, qui porte même le témoignage de votre témérité et de votre faiblesse<sup>20</sup>».

De tels remaniements sont, bien entendu, préjudiciables à une juste appréciation de la culture et de la société anglaises chez le lecteur français. Le traducteur lui-même ne possédait vraisemblablement pas une appréhension suffisante de la société anglaise pour pouvoir tout comprendre. De même, le langage du bas peuple lui était étranger, à cause de sa propre éducation. Voici un exemple de version libre, où l'original élagué s'efface devant le souci de délicatesse de la langue française :

*His beard was only rough on his chin & upper lip; but his cheeks, in which his blood glowed, were overspread with a thick down.*

Son teint étoit de rose et de lis, et l'éclat en étoit relevé par un poil qu'on pouvoit appeler barbe naissante<sup>21</sup>.

Les étoffements sont moins nombreux que les omissions, mais peut-être plus intéressants. Si les omissions sont dictées par le respect du public de l'époque, les amplifications ne sont pas un tribut payé à la société française, mais plutôt la marque personnelle du traducteur. Elles sont de trois types : érudites, classiques ou vindicatives. Il s'agit tantôt de l'ajout d'une phrase latine, de l'allongement d'une description ou encore d'allusions à certains auteurs, souvent blessantes. Quand Fielding parle de Voltaire en termes élogieux («*the excellent Voltaire*»), Desfontaines dévoie l'original comme suit :

Les auteurs d'un rang inférieur ne peuvent se soutenir seuls; il leur faut des potences, si j'ose m'expliquer ainsi. Souvent ils emploient ces échasses, dont parle le fameux Voltaire dans ses Lettres, dont lui-même fait quelquefois un brillant usage, échasses avec lesquels ils forment de grands pas, qui font trébucher leur génie, sans qu'il n'y ait de leur faute<sup>22</sup>.

Malgré toutes ces carences, le succès de *Joseph Andrews* dans la version de Desfontaines fut immédiat et durable. Le texte fut réimprimé à maintes reprises au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et on continue de l'éditer aujourd'hui encore. Est-ce à dire que le temps des belles infidèles n'est toujours pas révolu?

On peut répondre à cette question de plusieurs manières. Ce qui semble sûr, c'est que le succès d'une version ne se mesure pas forcément à l'aune de la fidélité à l'original. La fidélité au public, au récepteur, est plus insidieuse mais non moins importante; une traduction est faite pour être lue, elle doit donc plaire. À partir de quand une traduction est-elle trahison ou devient-elle adaptation? C'est un problème éminemment délicat.

Une traduction étant faite pour que le lecteur ne doive pas recourir à l'original, sauf dans le cas de traductions pédagogiques qui s'inscrivent plus dans la lignée de Port-Royal avec un appareil critique de bon aloi, le confort de la lecture l'emporte largement sur une comparaison avec l'original, aussi hypothétique que vaine.

Dans le cas présent, le mérite de Desfontaines est d'avoir fait découvrir, et avec plaisir, Fielding en France, ce qu'il fit par ailleurs auparavant avec Swift. De surcroît, Desfontaines est encore considéré de nos jours en France comme «le» traducteur de Fielding. Ne sont-ce pas là aussi des critères objectifs d'une bonne traduction? L'empathie avec le lecteur, à supposer qu'elle puisse naître, n'est-elle pas plus salubre et crédible que la prétendue empathie avec un auteur étranger, *a fortiori* s'il appartient à une époque différente?

*La Boucle de cheveux enlevée*

Le *Rape of the Lock* de Pope, paru en 1724, sera traduit par Desfontaines en 1728 seulement. Nous avons choisi de l'étudier après la traduction de Fielding, car il s'agit d'un petit poème espiègle qui obéit par conséquent à des choix traductifs différents de la prose.

Dès l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle, littéraires et critiques se disputaient sur la manière de traduire la poésie, notamment la poésie antique. Sur la querelle des Anciens et des Modernes venait se greffer une autre *disputatio*, plus ponctuelle et passionnée, celle qui opposa dès 1699 Mme Dacier à Houdard de la Motte.

À l'opposé de La Motte, Anne Dacier considérait dans ses *Causes de la corruption du goût* que la poésie doit obligatoirement se traduire en prose pour privilégier la fidélité<sup>23</sup>. Voici d'ailleurs ce qu'elle écrit dans sa Préface de l'*Iliade* en 1699 :

Quand je parle d'une traduction en prose, je ne veux point parler d'une traduction servile; je parle d'une traduction généreuse & noble, qui en s'attachant fortement aux idées de l'original, cherche les beautés de sa langue, & rend ses images sans compter les mots. La première, par une fidélité trop scrupuleuse devient très-infidelle, car pour conserver la lettre, elle ruine l'esprit...

On dit sur cela qu'il y a un moyen plus sûr d'approcher de l'original, c'est de le traduire en vers; car ajoute-t-on, il faut traduire les Poètes en vers pour conserver tout le feu de la Poésie. Il n'y auroit assurément rien de mieux si on le pouvoit; mais de le croire possible c'est une erreur<sup>24</sup>.

Desfontaines adhère sans réserve à la vision de Mme Dacier, comme le montre l'extrait suivant tiré des *Observations* :

Dans quelque langue que ce soit, & sur-tout dans la nôtre, il me semble que les Vers sont incapables de rendre fidèlement les Vers d'une autre Langue. On voit quelques Vers Latins, Italiens & Anglois heureusement imités par des Vers François, mais non traduits, à prendre ce terme dans son sens propre. La versification ne pouvant donc être copiée par la versification, à cause de la contrainte où elle met le Copiste, tout Poète doit

conséquemment ne travailler que sur ses propres pensées, & jamais sur celles d'autrui, si ce n'est pour les suivre librement. La Prose au contraire, a l'avantage de pouvoir rendre fidèlement & avec exactitude tout ce qu'une belle Poësie renferme, sans rien y ajouter, & sans en rien omettre, si ce n'est quelques mots. Elle n'est point comme la versification, dans la nécessité de suppléer des images, ou d'ajouter des phrases qui ne sont point dans l'original, ni d'en altérer les pensées. D'ailleurs la Prose, sur-tout la Prose françoise, a une harmonie propre qui vaut bien celle des Vers, lorsque l'Écrivain a de l'oreille, & qu'il sçait choisir avec goût, & arranger mélodieusement les mots de sa langue, en évitant dans sa diction tout ce qui est dur, guindé, foible, prolix ou languissant. De cette manière on donne à la Prose une espèce de cadence, qui équivaut à celle des *Versi Sciolti* des Italiens & des Anglois. On peut lui donner de la grace et du feu comme à un discours mesuré; & même encore plus, parce qu'il y a plus de liberté<sup>25</sup>.

La traduction de Desfontaines, si l'on excepte la transition des vers à la prose, est loin d'être réellement infidèle et les altérations de tout acabit semblent finalement peu importantes par rapport à d'autres de ses traductions, celle de Swift en particulier. D'ailleurs, lorsque Despréaux publia en 1742 sa propre version en vers de *La Boucle de cheveux enlevée*, il n'hésita pas à exciper de la fidélité de la traduction de Desfontaines, pour justifier le fait qu'il avait travaillé sur cette dernière, sans avoir recours à l'original anglais<sup>26</sup>.

Contrairement à son approche de Swift, le propos de Desfontaines n'était pas en l'occurrence de travestir le texte original afin de ne pas offenser la bienséance française. Les changements sont plutôt induits par les carences linguistiques ou culturelles du traducteur. Il est vrai que la prose ne pouvait que difficilement rendre la légèreté et l'élégance de l'original, comme le prouve le passage sur l'affectation du chant IV :

*There Affectation, with a sickly mien,  
Shows in her cheek the roses of eighteen,  
Practised to lisp, and hang the head aside,  
Faints into airs, and languishes with pride,  
On the rich quilt sinks with becoming woe,*

*Wrapt in a gown for sickness, and for show*<sup>27</sup>.

Là se voit aussi l'Affectation, qui, malgré son air infirme, porte des roses nouvelles sur ses joues; soit ostentation ou maladie, elle s'enveloppe dans ses habits; elle s'évanouit avec grâce, elle est fière dans sa langueur; et pour des maux qu'elle attend, elle s'enfoncé nonchalamment dans le duvet d'un lit magnifique.

On voit ici combien la traduction en prose est limitée dans ses tentatives de rendre le souffle poétique que seule une récréation semble être à même de rendre. La fidélité souhaitée par Desfontaines paie un lourd tribut à l'équivalence dynamique.

Pourtant, Costard des Ifs publia en 1744 à Caen une traduction en alexandrins du poème de Pope, inspirée dans sa totalité par la version de Desfontaines. Il justifie ce choix dans sa préface :

La Traduction en Prose de ce Poème qui parut en 1728 me fit regretter, malgré son élégance et sa précision, que la même main ne l'eût pas réduite en Vers. Le feu Poétique, le stile serré, le nombre et l'harmonie que j'y découvris me persuadèrent trop aisément qu'il n'y manquoit que la rime... la seule [parure] qu'on lui avoit refusée<sup>28</sup>.

On comprend dès lors combien la fidélité et l'équivalence dynamique sont des notions fluctuantes, peu rigoureuses, indissociables des époques et des critiques. Une fois encore, le succès de l'œuvre fut considérable dans le pays d'accueil, puisque pas moins de quarante et une éditions, par huit traducteurs différents, virent le jour entre la première traduction et 1825.

## Les œuvres de Virgile

Desfontaines traduisit plusieurs ouvrages latins, dont les deux premiers livres des *Odes* d'Horace, les écrits de Virgile en général et l'*Énéide* en particulier. Il est symptomatique que la traduction des grands classiques ne soit entreprise par l'abbé que vers la fin de sa vie, après qu'il se fut essayé à toutes les autres formes de littérature. Un peu comme s'il se retirait d'un engagement séculier, pour en revenir à ses premières préoccupations, quelque peu surannées si l'on prend en compte le contexte littéraire du temps. Dans ses

*Jugemens*, le traducteur caractérise son ouvrage de «travail assidu de quatre années, après de longues études, à un âge où l'on est en état de prendre garde à ce qu'on écrit<sup>29</sup>». Son *Énéide* parut en 1743 à Paris, en prose. Lisons ce qu'en dit un critique moderne :

Hâtons-nous de dire que les imperfections ne manquent pas. Quelles que soient les prétentions du traducteur à l'exactitude, nous ne pouvons, nous modernes, habitués aux exigences de la critique scientifique, nous empêcher de trouver souvent les réalisations assez faibles. Cela éclate dès le début de l'*Énéide*, pour la traduction des vers célèbres :

*Arma virumque cano Trojae qui primus ab oris  
Italiam fato profugus Laviniaque venit  
Litora, multum ille et terris jactatus et alto  
Vi superum saevae memorem Junonis ob iram  
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem  
Inferretque deos Latio, genus unde Latinum  
Albanique patres atque altae moenia Romae.*

Sans doute, à d'autres égards, la traduction de Desfontaines n'est-elle pas sans mérite : «Je chante les terribles combats de ce chef des Troyens qui, forcé par le destin de s'exiler de sa patrie, vint aborder aux rivages du Lavinium. Objet de la vengeance des dieux que le ressentiment de Junon avoit armés contre lui, il éprouva sur la terre et sur la mer tout ce que le courroux de la déesse put lui susciter de traverses. Il eut beaucoup à souffrir de la guerre, tandis qu'il transportait ses dieux dans le Latium et qu'il y élevoit les murs d'une ville qui a été le berceau du nouvel empire des Latins et d'où sont sortis les rois d'Albe et les fondateurs de la superbe Rome».

Oublions ces mérites pour l'instant et attachons-nous uniquement aux inexactitudes. Elles sont nombreuses : L'adjectif «terribles» a été ajouté. «Je chante les combats et le héros» dit beaucoup plus justement l'abbé de Saint-Rémy, traducteur relativement ménagé par Desfontaines. D'autre part, pourquoi «chefs des Troyens»? Le génitif «*Trojae*» porte sur «*oris*» : «les rivages de Troie». «... et qui, des rivages de Troie», dit encore l'abbé de Saint-Rémy. L'idée contenue dans «*primus*», a été supprimée ou, du

moins, transposée. «*Primus*» porte sur «venit». Énée fut le premier Troyen à venir aborder en Italie. Desfontaines a sans doute cru traduire ce mot en écrivant «chef des Troyens», mais c'est beaucoup modifier le sens. Enfin le nom de l'Italie a été purement et simplement supprimé. La suite ne révèle pas de moindres ni moins nombreuses inexactitudes : le «*vi superum*», la «puissance» des dieux devient la «vengeance». En admettant l'expression très libre «que le ressentiment de Junon avoit armés contre lui», l'on ne peut laisser passer aussi facilement la traduction de «*multum*» par «tout ce que le courroux de la déesse put lui susciter de traverses». Enfin la traduction de la relative terminale «*genus unde Latinum...*» devient une paraphrase embrouillée autant qu'inexacte. En aucun cas, à nos yeux, les remparts («*moenia*») ne sauraient être transformés en «fondateurs» de la superbe Rome.

Il serait évidemment fastidieux de se livrer à un examen aussi détaillé de toute la traduction. Nous savons d'ores et déjà que nous ne devons pas attendre de notre traducteur la fidélité scrupuleuse que nous demandons à nos traducteurs modernes<sup>30</sup>.

Dans son ensemble, l'*Énéide* de Desfontaines témoigne du talent littéraire et créateur de son auteur qui, malgré la version en prose, réussit à transmettre au lecteur l'envolée poétique et lyrique de l'original. On y remarque ses talents d'écrivain, puisque ses traductions ne constituent pas ses seules œuvres, tant s'en faut.

Dans le même temps, le choix de l'original démontre que l'abbé était resté éperdument classique dans un siècle résolument tourné vers l'avenir et l'étranger. Son double rôle de vulgarisateur d'ouvrages latins et d'importateur de la culture anglaise en France n'est pas le moindre paradoxe de notre homme. Si du moins il nous faut raisonner en termes de paradoxe, car l'histoire de la traduction nous a souvent habitué – malheureusement – à embrigader ces témoins que sont les traducteurs dans des moules doctrinaux étriqués, pour des raisons de commodité articulatoire.

Au contraire, leur mission de passeurs de cultures, les situent en permanence à la charnière des civilisations et des époques, et lorsque cette charnière n'existe pas

naturellement, ils s'empressent de jeter un pont pour acclimater l'original à la culture d'accueil.

## Conclusion

Le voisinage des traductions de Swift et de Virgile prouve à suffisance que la querelle des Anciens et des Modernes doit être dépassée au profit d'un savoir libre, détaché de toute entrave, qu'elle soit linguistique ou socioculturelle. La traduction est par conséquent un des outils privilégiés du savoir si elle est dictée par la nécessité et utilisée à bon escient :

Il semble qu'avant que d'entreprendre la Traduction d'un ouvrage, on doit toujours s'informer, s'il en a déjà paru quelque-une. Surannée, elle peut tenir lieu de Commentaire, sur-tout lorsque les endroits obscurs & difficiles s'y trouvent éclaircis & rendus exactement : récente, elle doit être examinée ; & si elle part d'une main habile, si le style est conforme au caractère de l'Original, si elle est estimée généralement, le bon sens dicte alors de ne pas traduire un pareil Livre. Que diroit-on d'un Écrivain, qui malgré le *Quinte-Curce* de François de Vaugelas, publierait une nouvelle Traduction de cet Historien. Je conviens néanmoins qu'il répareroit en partie cette faute, si après avoir applaudi au travail du Traducteur célèbre, il daignoit apprendre à ses Lecteurs, par quel endroit une nouvelle Traduction lui auroit paru nécessaire<sup>31</sup>.

Voilà donc un traducteur du XVII<sup>e</sup> siècle, grammairien par ailleurs et membre de la vénérable Académie de surcroît, porté au pinacle! Le *Quinte-Curce*, il est vrai, fut longtemps au centre des débats sur la traduction et suscita des prises de position parfois contradictoires de la part de l'abbé Desfontaines. C'est tout l'art de la traduction qui se voit questionné dans l'œuvre de Vaugelas, sans oublier le choix des originaux. Enfin, on y voit que le traducteur n'est pas un sous-créateur, mais un auteur à part entière, et de la meilleure veine puisque nombre d'entre eux s'abritent à l'ombre de la Coupole.

Desfontaines entreprit de donner sa version des *Odes* d'Horace et il venait d'en finir les deux premiers livres lorsque la mort le surprit en 1745. Nous ne saurons donc

jamais s'il avait décidé de revenir définitivement à la traduction d'œuvres classiques.

S'il est difficile de décerner à ce traducteur le titre d'écrivain de premier plan, il était en tout cas un critique remarquable et un bon vulgarisateur d'ouvrages étrangers. Malheureusement, ses démêlés personnels, notamment ceux qui l'opposaient à Voltaire, transparaissent trop sur ses jugements pour qu'on puisse les accréditer sans autre forme de procès. Son autre grand mérite est d'avoir su concilier la préservation de l'héritage des Anciens sans pour autant se détourner des préoccupations culturelles et littéraires de son époque.

Desfontaines est sans nul doute un témoin privilégié des avatars du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Rien qu'à ce titre, par ses traductions et ses critiques, il mérite tout notre intérêt traductologique.

CHRISTIAN BALLIU

Institut supérieur de traducteurs et interprètes,  
Bruxelles (Belgique)

### Notes

1. Charles Nisard, un de ses biographes, fixe son départ en 1715. Le *Journal de Trévoux* (août 1757, p. 1933) mentionne la date de 1717.
2. Lettre de M. Lenglet du Fresnoy à Desfontaines sur la *Méthode pour étudier la géographie*, 10 août 1738 (La Haye 1739).
3. *Voltaire's Correspondence*, Genève, publiée sous la direction de Théodore Besterman, 1953, p. 152.
4. *Ibid.*, p. 150.
5. Charles Nisard, *Les Ennemis de Voltaire*, Paris, 1853, p. 26.
6. Théodore Besterman, *Voltaire's Correspondence*, p. 892.
7. *Observations*, t. I, p. 122.
8. 3<sup>e</sup> éd., Amsterdam, 1731, augmentée de plus de deux cents articles.
9. *L'Esprit de l'abbé Desfontaines, ou Réflexions sur différents genres de science et de littérature*, Paris, 1757, t. I, p. 281.

## L'ABBÉ PIERRE DESFONTAINES, TRADUCTEUR POLÉMISTE

10. Théodore Besterman, *Voltaire's Correspondence*, p. 327.
11. Tome I, Préface, p. i et xi.
12. *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, 1727, vol. I, p. 70.
13. Tome II, p. 131.
14. p. 253.
15. *Année littéraire* (1762), t. IV, p. 258.
16. *De l'usage des romans*, Amsterdam, 1734, vol. II, p. 342.
17. *Journal des savants*, mai 1730, p. 285. Il est à souligner que Desfontaines n'y travaillait plus depuis trois ans et il ne peut par conséquent être soupçonné d'avoir favorisé cette critique élogieuse.
18. *The Travels of Mr. John Gulliver, son to captain Lemuel Gulliver*, translated from the french by J. Lockman. London, 1731. En italien : *Il Nuovo Gulliver*, par Calogiera, Venezia, 1731. En allemand : *Der neue Gulliver... den herrn Ubt de Fontenelle [sic]*, Hamburg, 1731.
19. *Lettre d'une dame angloise*, 1743, p. ix-xx.
20. *Aventures de Joseph Andrews et de son ami Abraham Adams...* publiées en anglais par M. Fielding et traduites en François par une Dame Anglaise, 1743, vol. I, p. viii.
21. *Ibid.*.
22. *Ibid.*, vol. II, p. i.
23. Édition de 1717, p. 339-346.
24. Anne Dacier, *L'Iliade d'Homère, traduite en françois, avec des remarques, par Mme Dacier*, Paris, éd. de 1711, Préface, p. 35 et 42.
25. *L'Esprit de l'abbé Desfontaines, ou Réflexions sur différents genres de science et de littérature*, Paris, 1757, tome I, p. 283-284.
26. *La Boucle de cheveux enlevée*, traduit en vers françois par M. D., Paris 1742, préface du traducteur.
27. Chant IV, p. 31-36.
28. *La Boucle de cheveux enlevée, poème héroï-comique de Mr. Pope*, Caen, 1744, préface du traducteur,

## L'ABBÉ PIERRE DESFONTAINES, TRADUCTEUR POLÉMISTE

p. iv.

29. *Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux*, Avignon, 1744-1746, vol. VI, p. 314.

30. Thelma Morris, *L'abbé Desfontaines et son rôle dans la littérature de son temps*, Paris-Genève, Les Délices/Institut et Musée Voltaire, coll. «Studies on Voltaire and the eighteenth century», n° 19, 1961, p. 339-340, .

31. *L'Esprit de l'abbé Desfontaines*, 1757, p. 277.

## Annexe

### GLANURES

Le lecteur trouvera ici quelques réflexions glanées dans l'œuvre de l'abbé Desfontaines et particulièrement représentatives de ses conceptions en matière de traduction, qu'il s'agisse des classiques, d'œuvres modernes ou encore de la traduction de prose ou de poésie. Nous avons coiffé ces extraits d'un titre afin de situer l'extrait et aussi de montrer la diversité de la réflexion traductologique de Desfontaines.

#### DE LA TRADUCTION DE LA POÉSIE

C'est une entreprise peu raisonnable, au gré de quelques personnes d'un goût délicat, de vouloir traduire les Poètes, soit en Prose, soit en Vers. La Prose peut rendre exactement le fond de la pensée; mais elle n'en peut exprimer ni l'énergie, ni les agréments, qui dépendent de l'arrangement & du choix des mots, de la mesure, de la cadence de l'harmonie. Une traduction en Vers n'est jamais fidelle; & ne peut être qu'une imitation, sur-tout si le Poème qu'on traduit est un peu long. Faut-il s'étonner, si Homere, Virgile, Horace, Terence, traduit tout au mieux en notre Langue, ne nous paroissent que d'une beauté médiocre : quelque estimables que soient les Traductions nouvelles des Poèmes de la Jerusalem Délivrée, & du Paradis Perdu, il faut avouer qu'il s'en faut bien qu'elles approchent de leurs brillans originaux. Imaginez-vous par exemple, que quelqu'un, par le conseil de M. de la Motte, s'avise de mettre en belle Prose Françoisse les Tragédies de Racine, Les Épîtres de Despreaux, les Odes de Rousseau, la Henriade de M. de Voltaire : quel plaisir goûteriez-vous à la lecture de ces Ouvrages? Sont-ce là, diroit un homme d'esprit qui n'auroit jamais eu les Originaux sous les yeux, sont-ce là ces grands Écrivains que la France admire? À Dieu ne plaise cependant que je veuille proscrire toutes les Traductions des Poètes : je prétends seulement qu'on ne peut les apprécier exactement sur la foi des Traductions, & que quiconque n'entend ni le Grec ni le Latin, est absolument hors d'état de bien juger d'Homere & de Virgile. Une Traduction est en quelque sorte par rapport à son original, ce qu'une estampe est par rapport au Tableau dont elle est la copie : elle exprime le sujet de l'Ordonnance du Tableau; l'action & les passions des

Personnages; mais elle ne rend tout cela que foiblement, parce que les tons des couleurs lui manquent. Mais de même qu'on ne laisse pas de faire cas de la gravure, lorsqu'elle est portée à un certain degré de perfection, nous devons aussi estimer les Traductions en Prose des excellents Poètes, lorsqu'elles sont également fidèles & élégantes. Et comme l'Estampe a un avantage sur le Tableau, qui est que le burin entre, pour ainsi dire, dans plus de détails, par rapport à une draperie, à une chevelure, à une dentelle, &c. dont il exprime distinctement les moindres parties, ce que le pinceau ne peut faire; de même aussi l'on voit quelquefois d'excellents morceaux de Poésie traduits en Prose, avec une précision, une clarté & une justesse d'exposition, qu'ils n'ont point dans l'Original même (*Observations*, t. III, p. 217).

#### LES ANCIENS ET LE BON GOÛT FRANÇAIS

Dans un siècle où le bel esprit fier de son ignorance & d'une frivole Métaphysique, s'efforce d'étouffer le bon goût de l'Éloquence & de la belle Littérature, quelles louanges ne mérite pas un habile Écrivain, qui tâche de le faire revivre par des Traductions nobles & élégantes des plus célèbres Auteurs de l'Antiquité. Excellent modèle pour écrire en François; il est en même tems le Peintre de leur génie : l'élégance, la clarté & les beautés naturelles de notre Langue, donnent du dégoût pour ce style fade, obscur & artificiel, qu'on veut accréditer; & les heureuses pensées des anciens, fidèles interprètes de la nature, en inspirant du mépris pour tout ce qui s'en éloigne, excitent la plus vive admiration, source de l'élévation de notre ame & de cette chaleur qui produit les grandes choses. Les Traductions qui par des traits hardis, mais toujours vrais, représentent ces grands originaux, peuvent donc servir à arrêter le progrès du mauvais goût, contre lequel les bons esprits ne sçauroient trop vivement s'élever. Mais combien peu de Sçavans sont capables d'un travail si utile, qui demande de l'esprit & du goût? Il faut pour cela une Littérature exquise, connoître le génie, la délicatesse & la finesse des Langues, étudier l'esprit de ces illustres Écrivains, sentir leurs beautés, & conserver à chacun leur caractère

personnel & distinctif (*Observations*, t. IV, p. 313).

#### LA LIBERTÉ DU TRADUCTEUR

La liberté d'un Traducteur s'étend même jusqu'à adoucir, transporter & même supprimer certaines idées accessoires, qui n'ont aucun agrément en François. De pareilles Traductions ne peuvent être que le fruit d'une égale habitude dans les deux Langues. Que penser donc de ces Critiques, qui veulent retrouver même dans le style de la Traduction Française d'un Ouvrage, l'air étranger de l'original? Comment de cette ressemblance ne naîtroit-il pas in Idiome barbare? Des mots pris séparément seroient François; mais l'issue, loin de représenter le génie de notre Langue, le feroit entièrement disparoître (*Observations*, t. XVI, p. 150).

#### DE LA TRADUCTION EN PROSE DES ŒUVRES POÉTIQUES

Dans quelque Langue que ce soit, & sur-tout dans la nôtre, il me semble que les Vers sont incapables de rendre fidèlement les Vers d'une autre Langue. On voit quelques Vers Latins, Italiens & Anglois heureusement imités par des Vers François, mais non traduits, à prendre ce terme dans son sens propre. La versification ne pouvant donc être copiée par la versification, à cause de la contrainte où elle met le Copiste, tout Poète doit conséquemment ne travailler que sur ses propres pensées, & jamais sur celles d'autrui, si ce n'est pour les suivre librement. La Prose au contraire, a l'avantage de pouvoir rendre fidèlement & avec exactitude tout ce qu'une belle Poésie renferme, sans rien y ajouter, & sans rien en omettre, si ce n'est quelques mots. Elle n'est point comme la versification, sans la nécessité de suppléer des images, ou d'ajouter des phrases qui ne sont point dans l'original, ni d'en altérer les pensées (*Observations*, t. XXX, p. 228).

#### ÊTRE AUTEUR AVANT D'ÊTRE TRADUCTEUR

Lorsqu'on traduit un Auteur, on ne doit pas se contenter d'en exprimer les idées, il faut encore tâcher de rendre son style, son goût, sa façon de penser, & sçavoir sa propre Langue. Quiconque sçait bien le Grec & le

## L'ABBÉ PIERRE DESFONTAINES, TRADUCTEUR POLÉMISTE

Latin ne manque jamais de se figurer qu'il est capable de traduire dans sa Langue, tout ce qui lui est familier, dans ces deux Langues anciennes. Mais qu'il se trompe! Voilà l'origine de cette foule de Versions pitoyables, dont notre Littérature Françoisse est souillée. Il faut sçavoir jouer d'une main légère des Pièces sur le Clavecin, avant de s'adonner à l'accompagnement. De même, avant d'être bon Traducteur, il faut sçavoir être auteur (*Jugemens*, t. I, p. 456).

### DE LA NÉCESSAIRE CLARTÉ DES TRADUCTIONS

Supposons que le Tableau d'un grand Peintre soit à demi effacé dans une de ses parties, de manière, qu'on ne puisse voir distinctement ce qui est représenté. On copie ce Tableau; et le copiste ayant l'endroit presque effacé à rendre, le rend le mieux qu'il lui est possible, & peint ce qu'il présume avoir été l'idée du Peintre. Quelqu'un, pour rabaisser la copie, s'avisera-t-il d'alléguer la défectuosité de l'original? Au reste, la plûpart de ces Textes obscurs des anciens Écrivains ont été altérés par le tems & par la multiplication des Manuscrits; ils n'étoient pas tels vraisemblablement, en sortant des mains de leurs Auteurs (*Jugemens*, t. IX, p. 236).

### TRADUCTION ET PÉDAGOGIE

J'avoue cependant qu'il y a certaines versions serviles, qui rendent les Auteurs mot à mot, lesquelles sont capables de porter un grand préjudice aux Jeunes Gens, qu'elles empêchent de faire des efforts pour chercher le sens des Auteurs. De plus, ces Traductions grossières leur gâtent le goût, par rapport à l'Original qu'elles dégradent, & par rapport à leur propre Langue, où elles les accoutument à s'exprimer maussadement. Ces sortes de versions ne doivent donc jamais être mises entre les mains de la Jeunesse. Il n'en est pas de même des Traductions élégantes & fidèles. Un des plus importans exercices des Colléges est l'explication des anciens Auteurs, qu'on y apprend à traduire. Il faut donc mettre entre les mains des Étudians des modèles de Traduction, afin de les accoutumer à trouver dans leur Langue naturelle des termes propres & justes & des tours élégans, qui

## L'ABBÉ PIERRE DESFONTAINES, TRADUCTEUR POLÉMISTE

rendent non-seulement le fond des pensées des Auteurs, mais encore leurs images, leurs ornemens, leur vivacité, leurs graces, & tout ce qu'il y a d'accessoire dans leurs idées (*Virgile*, t. I, p. xiii).

### LA TRADUCTION DOIT PLAIRE

Quelle rigueur ne seroit-ce pas, de chicaner un Traducteur sur quelques légères omissions, quelquefois nécessaires, pour ne pas rendre la phrase prolix & traînante. De plus l'excessive exactitude conduit toujours à la platitude ou à la sécheresse, & rend souvent le style confus ou entortillé. Il faut, de l'aveu de tout le monde, qu'une Traduction pour plaire, ait un air libre & original; ce qui ne s'allie guère avec une dépendance servile. Tout Traducteur a, pour ainsi dire, un Maître, c'est son Auteur. Mais le Maître ne doit pas exercer sur lui un empire oriental & despotique, ni le charger de chaînes comme un vil esclave. L'unique devoir de celui-ci est de le suivre toujours, mais quelquefois un peu loin. C'est même par cette espèce de liberté qu'il lui fait honneur, en marchant scrupuleusement & immédiatement sur toutes ses traces, il ne pourroit avoir qu'une démarche contrainte; & sa basse servitude seroit honteusement marquée par ses pas timides, & par la mauvaise grace de tous ses mouvemens (*Virgile*, t. I, p. xli).

## RÉFÉRENCES

### 1. Sources

#### a) Œuvres de l'abbé Desfontaines

- Aventures de Joseph Andrews*, trad. de l'anglais, 1743.
- Boucle (la) de cheveux enlevée*, trad. de l'anglais, 1728.
- Dictionnaire néologique à l'usage des beaux-esprits, avec l'Éloge historique de Pantalon-Phæbus*, Paris, Lottin, 1726, 1727 ; Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1728, 1750.
- Entretiens sur les «Voyages de Cyrus»*, Nancy, Nicolay, 1728.
- Erreur (l') et l'injustice confondue, ou Réponse à l'écrit de M. Bourgeois au sujet de la nouvelle traduction des Œuvres de Virgile*, Paris, Douay, 1744. Publié sous le nom de l'abbé Crenay, qui est celui de l'abbé Desfontaines, trad. en grec.
- Essai sur la poésie épique*, traduit de l'anglais, 1728.
- Explication abrégée des coutumes et cérémonies observées chez les Romains*, traduit du latin, 1741.
- Grand (le) mystère, etc.*, traduit de l'anglais, 1729.
- Histoire de don Juan de Portugal, fils de don Pèdre et d'Inès de Castro*, Paris, Pissot, 1724.
- Histoire de la ville de Paris (jusqu'à 1730, revue par de La Barre)*, Paris, Desprez, 1735, 5 vol.
- Histoire des ducs de Bretagne*. Paris, Rollin, 1739, 6 vol.
- Histoire du détronement d'Alphonse VI, roi de Portugal* ; traduit de l'anglais, 1742.
- Lettres de Bothwel*, traduit de l'anglais, 1742.
- Lettre de Jean Supin, maître d'école d'Anière, à M. R. (Louis Renaume), doyen de la Faculté de Médecine*, Paris, 1736.
- Lettre de M. l'abbé D. F. à M\*\*\*, contenant le secret des francs-maçons*, 1744.
- Lettres de M. l'abbé D\*\*\* (Desfontaines) à M. l'abbé Houtteville, au sujet du livre de «la Religion chrétienne prouvée par les faits»*. Paris, 1722. – Suite des Lettres de M. l'abbé \*\*\* (Desfontaines), contenant la dix-neuvième et la vingtième lettre, Paris, 1722.
- Lettres d'un comédien français, sur l'Histoire du théâtre italien de Riccoboni*, 1728.
- Lettres sur les Anglois et les François*, Paris, Briasson, 1726.
- Lettres sur les derniers discours prononcés à l'Académie française (par de Luynes, évêque de Bayeux et de Monterif)*, 1743.

## L'ABBÉ PIERRE DESFONTAINES, TRADUCTEUR POLÉMISTE

*Médiateur (le) (entre Voltaire et l'auteur de la Voltairomanie), lettre à M. le marquis de \*\*\**, signée J. D. B. et datée de Toulouse le 10 janvier 1739.

*Mémoire où l'on fait voir en quoi peut consister la prééminence de la médecine sur la chirurgie*, 1738.

*Nouveau (le) Gulliver, ou Voyage de Jean Gulliver, traduit d'un manuscrit anglais, par M. L. D. F.*, Paris, Clousier, 1730, 1762, 2 vol.

*Nouvelliste (le) du Parnasse*. Paris, Chaubert, 1731, 3 vol.; 1734, 2 vol.

*Œuvres de Virgile*, traduit du latin, 1743.

*Paradoxes littéraires au sujet de la tragédie d'Inès de Castro*, Paris, 1723.

*Racine vengé, ou Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les œuvres de Racine*, Avignon (Paris), 1739.

*Relation de ce qui s'est passé au sujet de messire christophe Mathanasius (Mirabaud) à l'Académie française*, Paris, 1721.

*Relation de l'expédition de Moka en l'année 1737, sous les ordres de M. de Lagarde Jazier, de Saint-Malo*, Paris, Chaubert, 1739.

*Tableau de l'Empire germanique*, Paris, 1741.

*Voltairomanie (la), ou Lettre d'un jeune avocat, en forme de mémoire, en réponse au libelle du sieur de Voltaire, intitulé : le Préservatif*, 1738.

*Voyages de Gulliver*, traduit de l'anglais, 1727.

### b) En collaboration

*Journal des savants*, du 21 novembre 1723 au 5 avril 1727.

*Mémoires pour servir à l'histoire de la calotte* (1725).

*Mémoires pour servir à l'histoire de France, par demandes et par réponses* (1729).

*Pour et Contre* (1733-1740).

Traduction de l'*Histoire universelle de de Thou* (1735).

*Observations sur les écrits modernes* (1735).

*Recherches sur les progrès de la chirurgie en France* de Quesnay (1744).

*Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* (1745-1746).

### c) En tant qu'éditeur

*Henriade (la) de Voltaire, avec une critique de ce poème*.

*Histoire (l') des Révolutions de Pologne*, de Georgeon et Poullin (1735).

*Histoire (l') particulière de la ligue de la Bretagne*, de Rosvinen (1739).

*Histoire (l') romaine*, de L. Échard (1744).

*d) Autres*

Costard des Ifs (1744), *La Boucle de cheveux enlevée, poème héroïco-comique de Mr. Pope*, Caen.

Dacier, Anne (1711), *L'Iliade d'Homère, traduite en françois, avec des remarques, par Mme Dacier*, Paris.

Dacier, Anne (1717), *Des causes de la corruption du goût*.

Fréron (1762), *Année littéraire*, Paris.

Lenglet du Fresnoy (1734), *De l'usage des romans*, Amsterdam.

Lenglet du Fresnoy (1738), *La Méthode pour étudier la géographie*, lettre à M. Desfontaines.

Porte, abbé J. de la (dir.) (1757), *Esprit (l') de l'abbé Desfontaines, ou Réflexions sur différents genres de science et de littérature*, Londres, 4 vol.

## 2. Études

Benhamou, Paul (1986), *Index des «Jugements sur les ouvrages nouveaux» (1744-1746) de Desfontaines*, Genève, Slatkine.

Besterman, Théodore (dir.) (1953), *Voltaire's Correspondence*, Genève, Institut et musée Voltaire, 107 vol..

Cary, Edmond (1963), «Pour une théorie de la traduction», dans *Journal des traducteurs*, vol. 8, n° 1, p. 3-11.

Morris, Thelma (1961), *L'Abbé Desfontaines et son rôle dans la littérature de son temps*, Paris/Genève, Les Délices/Institut et Musée Voltaire, coll. «Studies on Voltaire and the eighteenth century», n° 19, 390 p.

Mounin, Georges (1994), *Les Belles Infidèles*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 109 p.

Nisard, Charles (1853), *Les Ennemis de Voltaire: l'abbé Desfontaines, Fréron, La Beaumelle*, Paris, Éd. Amyot, viii-408 p.

Nyoma, P. (1973), «La Critique littéraire de l'abbé Desfontaines», thèse de 3<sup>e</sup> cycle,

## L'ABBÉ PIERRE DESFONTAINES, TRADUCTEUR POLÉMISTE

Université de Grenoble II.

Waddicor, Mark H. (1983), *La Voltairomanie de Pierre-François Guyot Desfontaines*, éd. critique, Exeter, Université d'Exeter, coll. «Textes littéraires», n° 50, lviii-701.

---

Source : Jean Delisle (dir) (1999), *Portraits de traducteurs*, Ottawa Arras, Les Presses de l'Université d'Ottawa / Artois Presses Université, coll. «Regards sur la traduction», p. 69-130.